

REGRET

M. Saval, qu'on appelle dans Mantes " le père Saval ", vient de se lever. Il pleut. C'est un triste jour d'automne; les feuilles tombent. Elles tombent lentement dans la pluie, comme une autre pluie plus épaisse et plus lente. M. Saval n'est pas gai. Il va de sa cheminée à sa fenêtre et de sa fenêtre à sa cheminée. La vie a des jours sombres. Elle n'aura plus que des jours sombres pour lui maintenant, car il a soixante-deux ans ! Il est seul, vieux garçon, sans personne autour de lui. Comme c'est triste de mourir ainsi, tout seul, sans une affection dévouée !

Il songe à son existence si nue, si vide. Il se rappelle, dans l'ancien passé, dans le passé de son enfance, la maison, la maison avec les parents ; puis le collège, les sorties, le temps de son droit à Paris. Puis la maladie du père, sa mort. Il est revenu habiter avec sa mère. Ils ont vécu tous les deux, le jeune homme et la vieille femme, paisiblement, sans rien désirer de plus. Elle est morte aussi. Que c'est triste, la vie !

Il est resté seul. Et maintenant il mourra bientôt à son tour. Il disparaîtra, lui, et ce sera fini. Il n'y aura plus de M. Paul Saval sur la terre. Quelle affreuse chose! D'autres gens vivront, s'aimeront, riront. Oui, on s'amusera et il n'existera plus, lui ! Est-ce étrange qu'on puisse rire, s'amuser, être joyeux sous cette éternelle certitude de la mort. Si elle était seulement probable, cette mort, on pourrait encore espérer ; mais non, elle est inévitable, aussi inévitable que la nuit après le jour.

Si encore sa vie avait été remplie ! S'il avait fait quelque chose; s'il avait eu des aventures, de grands plaisirs, des succès, des satisfactions de toute sorte. Mais non, rien. Il n'avait rien fait, jamais rien que se lever, manger, aux mêmes heures, et se coucher. Et il était arrivé comme cela à l'âge de soixante-deux ans. Il ne s'était même pas marié, comme les autres hommes. Pourquoi? Oui, pourquoi ne s'était-il pas marié? Il l'aurait pu, car il possédait quelque fortune. Est-ce l'occasion qui lui avait manqué? Peut-être ! Mais on les fait naître, ces occasions ! Il était nonchalant, voilà. La nonchalance avait été son grand mal, son défaut, son vice. Combien de gens ratent leur vie par nonchalance. Il est si difficile à certaines natures de se lever, de remuer, de faire des démarches, de parler, d'étudier des questions.

Il n'avait même pas été aimé. Aucune femme n'avait dormi sur sa poitrine dans un complet abandon d'amour. Il ne connaissait pas les angoisses délicieuses de l'attente, le divin frisson de la main pressée, l'extase de la passion triomphante.

Quel bonheur surhumain devait vous inonder le coeur quand les lèvres se rencontrent pour la première fois, quand l'étreinte de quatre bras fait un seul être, un être souverainement heureux, de deux êtres affolés l'un par l'autre.

M. Saval s'était assis, les pieds au feu, en robe de chambre.

Certes, sa vie était ratée, tout à fait ratée. Pourtant il avait aimé, lui. Il avait aimé secrètement, douloureusement et nonchalamment, comme il faisait tout. Oui, il avait aimé sa vieille amie Mme Sandres, la femme de son vieux camarade Sandres. Ah ! S'il l'avait connue jeune fille ! Mais il l'avait rencontrée trop tard; elle était déjà mariée. Certes, il l'aurait demandée, celle-là! Comme il l'avait aimée pourtant, sans répit, depuis le premier jour!

Il se rappelait son émotion toutes les fois qu'il la revoyait, ses tristesses en la quittant, les nuits où il ne pouvait pas s'endormir parce qu'il pensait à elle.

Le matin, il se réveillait toujours un peu moins amoureux que le soir. Pourquoi?

Comme elle était jolie, autrefois, et mignonne, blonde, frisée, rieuse! Sandres n'était pas l'homme qu'il lui aurait fallu. Maintenant, elle avait cinquante-huit ans. Elle semblait heureuse. Ah ! Si elle l'avait aimé, celle-là, jadis ; si elle l'avait aimé! Et pourquoi ne l'aurait-elle pas aimé, lui, Saval, puisqu'il l'aimait bien, elle, Mme Sandres?

Si seulement elle avait deviné quelque chose... N'avait-elle rien deviné, n'avait-elle rien vu, rien compris jamais ? Alors qu'aurait-elle pensé? S'il avait parlé, qu'aurait-elle répondu ?

Et Saval se demandait mille autres choses. Il revivait sa vie, cherchait à ressaisir une foule de détails.

Il se rappelait toutes les longues soirées d'écarté chez Sandres, quand sa femme était jeune et si charmante.

Il se rappelait des choses qu'elle lui avait dites, des intonations qu'elle avait autrefois, des petits sourires muets qui signifiaient tant de pensées.

Il se rappelait leurs promenades, à trois, le long de la Seine, leurs déjeuners sur l'herbe, le dimanche, car Sandres était employé à la sous-préfecture. Et soudain le souvenir net lui revint d'un après-midi passé avec elle dans un petit bois le long de la rivière.

Ils étaient partis le matin, emportant leurs provisions dans des paquets. C'était, par une vive journée de printemps, une de ces journées qui grisent. Tout sent bon, tout semble heureux. Les oiseaux ont des cris plus gais et des coups d'ailes plus rapides. On avait mangé sur l'herbe, sous des saules, tout près de l'eau engourdie par le soleil. L'air était tiède, plein d'odeurs de sève ; on le buvait avec délices. Qu'il faisait bon, ce jour-là !

Après le déjeuner, Sandres s'était endormi sur le dos : " Le meilleur somme de sa vie ", disait-il en se réveillant.

Mme Sandres avait pris le bras de Saval, et ils étaient partis tous les deux le long de la rive.

Elle s'appuyait sur lui. Elle riait, elle disait :

"Je suis grise, mon ami, tout à fait grise." Il la regardait, frémissant jusqu'au coeur, se sentant pâlir, redoutant que ses yeux ne fussent trop hardis, qu'un tremblement de sa main ne révélât son secret.

Elle s'était fait une couronne avec de grandes herbes et des lis d'eau, et lui avait demandé :

"M'aimez-vous, comme ça ?"

Comme il ne répondait rien, - car il n'avait rien trouvé à répondre, il serait plutôt tombé à genoux, - elle s'était mise à rire, d'un rire mécontent, en lui jetant par la figure : "Gros bête, va ! On parle, au moins !"

Il avait failli pleurer sans trouver encore un seul mot.

Tout cela lui revenait maintenant, précis comme au premier jour. Pourquoi lui avait-elle dit cela : "Gros bête, va ! On parle, au moins !"

Et il se rappela comme elle s'appuyait tendrement sur lui. En passant sous un arbre penché, il avait senti son oreille, à elle, contre sa joue, à lui, et il s'était reculé brusquement, dans la crainte qu'elle ne crût volontaire ce contact.

Quand il avait dit : " Ne serait-il pas temps de revenir? " elle lui avait lancé un regard singulier. Certes, elle l'avait regardé d'une curieuse façon. Il n'y avait pas songé, alors ; et voilà qu'il s'en souvenait maintenant.

"Comme vous voudrez, mon ami. Si vous êtes fatigué, retournons."

Et il avait répondu :

"Ce n'est pas que je sois fatigué; mais Sandres est peut-être réveillé maintenant."

Et elle avait dit, en haussant les épaules :

" Si vous craignez que mon mari soit réveillé, c'est autre chose; retournons! "

En revenant, elle demeura silencieuse; et elle ne s'appuyait plus sur son bras. Pourquoi?

Ce "pourquoi"-là, il ne se l'était point encore posé. Maintenant il lui semblait apercevoir quelque chose qu'il n'avait jamais compris.

Est-ce que...?

M. Saval se sentit rougir, et il se leva bouleversé comme si, de trente ans plus jeune, il avait entendu Mme Sandres lui dire : "Je vous aime!"

Etait-ce possible? Ce soupçon qui venait de lui entrer dans l'âme le torturait ! Etait-ce possible qu'il n'eût pas vu, pas deviné?

Oh! Si cela était vrai, s'il avait passé contre ce bonheur sans le saisir!

Il se dit : Je veux savoir. Je ne peux rester dans ce doute. Je veux savoir!

Et il s'habilla vite, se vêtant à la hâte. Il pensait : "J'ai soixante-deux ans, elle en a cinquante-huit; je peux bien lui demander cela. "

Et il sortit.

La maison de Sandres se trouvait de l'autre côté de la rue, presque en face de la sienne. Il s'y rendit. La petite servante vint ouvrir au coup de marteau.

Elle fut étonnée de le voir si tôt : "Vous déjà, monsieur Saval; est-il arrivé quelque accident? "

Saval répondit :

" Non, ma fille, mais va dire à ta maîtresse que je voudrais lui parler tout de suite.

- C'est que Madame fait sa provision de confitures de poires pour l'hiver; et elle est dans son fourneau; et pas habillée, vous comprenez.

Oui, mais dis-lui que c'est pour une chose très importante. "

La petite bonne s'en alla, et Saval se mit à marcher dans le salon, à grands pas nerveux. Il ne se sentait pas embarrassé cependant. Oh! il allait lui demander cela comme il lui aurait demandé une recette de cuisine. C'est qu'il avait soixante-deux ans !

La porte s'ouvrit; elle parut. C'était maintenant une grosse femme large et ronde, aux joues pleines, au rire sonore. Elle marchait les mains loin du corps et les manches relevées sur ses bras nus, poissés de jus sucré. Elle demanda, inquiète :

"Qu'est-ce que vous avez, mon ami; vous n'êtes pas malade? "

Il reprit :

"Non, ma chère amie, mais je veux vous demander une chose qui a pour moi beaucoup d'importance, et qui me torture le coeur. Me promettez-vous de me répondre franchement? "

Elle sourit.

" Je suis toujours franche. Dites.

- Voilà. Je vous ai aimée du jour où je vous ai vue. Vous en étiez-vous doutée? "

Elle répondit en riant, avec quelque chose de l'intonation d'autrefois :

"Gros bête, va ! Je l'ai bien vu du premier jour ! "

Saval se mit à trembler; il balbutia :

" Vous le saviez ?... Alors... "

Et il se tut.
 Elle demanda :
 " Alors ?... Quoi ? "
 Il reprit :
 " Alors... que pensiez-vous?... que... que... Qu'auriez-vous répondu ? "
 Elle rit plus fort. Des gouttes de sirop lui coulaient au bout des doigts et tombaient sur le parquet.
 " Moi?... Mais vous ne m'avez rien demandé. Ce n'était pas à moi de vous faire une déclaration ! "
 Alors il fit un pas vers elle :
 " Dites-moi... dites-moi... Vous rappelez-vous ce jour où Sandres s'est endormi sur l'herbe après déjeuner... où nous avons été ensemble, jusqu'au tournant, là-bas... "
 Il attendit. Elle avait cessé de rire et le regardait dans les yeux :
 "Mais certainement, je me le rappelle."
 Il reprit en frissonnant :
 "Eh bien... ce jour-là... si j'avais été... si j'avais été... entreprenant... qu'est-ce que vous auriez fait ? "
 Elle se mit à sourire en femme heureuse qui ne regrette rien, et elle répondit franchement, d'une voix claire où pointait une ironie :
 "J'aurais cédé, mon ami." Puis elle tourna ses talons et s'enfuit vers ses confitures.
 Saval ressortit dans la rue, atterré comme après un désastre. Il filait à grands pas sous la pluie, droit devant lui, descendant vers la rivière, sans songer où il allait. Quand il arriva sur la berge, il tourna à droite et la suivit. Il marcha longtemps, comme poussé par un instinct. Ses vêtements ruisselaient d'eau, son chapeau déformé, mou comme une loque, dégouttait à la façon d'un toit. Il allait toujours, toujours devant lui. Et il se trouva sur la place où ils avaient déjeuné au jour lointain dont le souvenir lui torturait le coeur.
 Alors il s'assit sous les arbres dénudés et il pleura.

4 novembre 1883

I - Compétences de lecture (12 points)

- 1- Quel sentiment éprouve Monsieur Saval ? Quelles en sont les causes ? (lignes 1 à 44).
 Vous justifierez votre réponse par une étude des procédés d'écriture (champs lexicaux, répétitions, ponctuation et types de phrases, choix du type de discours, etc.) (5 points)
- 2- «Vous comparerez la façon dont Monsieur Saval et Madame Sandres réagissent à l'évocation de leur passé en vous appuyant sur une étude des paroles et des comportements de ces deux personnages (lignes 103 à 135). (3 points)
- 3- Pourquoi Monsieur Saval est-il « atterré comme après un désastre » (ligne 136) ?
 Vous analyserez la scène finale (comportement et sentiments du personnage, évocation de la nature, etc.) en vous appuyant sur une étude du texte que vous citerez (lignes 136 à 141). (4 points)

II - Compétences d'écriture (8 points)

Découvrir les autres, savoir les écouter, apprendre à les connaître...
 Des élèves échangent sur ce thème : certains pensent que le mode de vie contemporain conduit à passer près des autres sans les voir ; d'autres soutiennent au contraire que la vie moderne facilite les échanges. Afin d'apporter votre contribution à cette réflexion, vous écrirez une argumentation en deux parties d'une quinzaine de lignes chacune.
 Dans la première, vous montrerez comment le mode de vie dans la société actuelle peut empêcher la découverte de l'autre ; dans la seconde, vous direz comment il peut favoriser cette découverte.